

8. La Petite Pierre

Au-dessus des toits de Lichtenberg, apparaît encore le sommet boisé de la colline, couronné par le rocher et le donjon. C'est comme un phare au milieu des forêts, de l'espace et du temps. Ne dit-on pas que par les nuits d'orage, on voyait les girouettes et jusqu'aux hallebardes des gardes s'animer d'étranges aigrettes de lumière verdâtre ? Terreur pour les hommes qui voyaient là la main du diable, avec qui auraient même pactisé des seigneurs. Les scientifiques ont enlevé à la fois la peur et la poésie de ces "feux Saint-Elme", manifestations d'électricité statique apparentées à la foudre, dues à la position du rocher, dressé devant un amphithéâtre de collines moutonnées.

Le long de la route, on gagne l'orée de la forêt. Près du terrain de sport, d'un côté Lichtenberg apparaît dans toute sa majesté, de l'autre, à travers les arbres, on aperçoit la Maison forestière Buxenberg. Les maisons forestières font partie de la légende des Vosges. A l'époque héroïque du tourisme pédestre, à l'époque où les moindres recoins du massif n'étaient pas encore accessibles aux voitures, elles étaient un havre de paix au milieu des tempêtes, une oasis quand l'implacable soleil qui délave les paysages asséchait aussi les gosiers. Le forestier était un amoureux de sa forêt, il en connaissait tous les arbres, tous les recoins, il accueillait avec plaisir le randonneur qui demandait l'hospitalité pour un moment de repos avant de reprendre la route. Ce monde est révolu. On pourra le regretter, il faut l'accepter. La solitude était aussi terrible au fond des forêts, les forestiers devenus aubergistes subissaient une terrible tentation qui a conduit plus d'un à l'alcoolisme. Les uns après les autres, les maisons forestières isolées ont fermé leurs portes, elles ont été regroupées près des routes ou des villes et bien des forestiers sont devenus de simples fonctionnaires. Quand aux randonneurs, ils voient parfois au fond des forêts des maisons abandonnées, voire délabrées, au milieu de hautes herbes et de broussailles. C'est un autre monde, une page s'est tournée, un peu douloureusement.

Le sentier se détache alors que les arbres se font plus rares ; une exploitation l'a fait presque disparaître, il est parfois bien difficile à suivre. Des genets l'ont envahi, il faut se frayer un passage ; on se prend à rêver à Livingstone ou à d'autres explorateurs, héros des temps modernes, ouvrant à la machette de nouveaux chemins à travers la forêt vierge, livrant de nouveaux espaces à la connaissance, faisant reculer les frontières de la civilisation. Moi, je n'ai que mes mains, mes rêves, et au-dessus de moi dans le silence l'incessant bourdonnement des insectes qui viennent butiner ces fleurs d'un jaune éclatant. Dans un mois, il ne restera de cette magnificence que quelques grappes de fruits noirs, en forme de gousse, qui claquent quand on les frappe. Et des tiques, qui obligent le randonneur à un examen cutané quotidien pour repérer ces insectes désagréables qui n'ont pas que l'inconvénient de piquer, mais qui transmettent aussi des virus antipathiques. Et mes rêves se seront dissous dans mes souvenirs.

Plus on avance, plus les genêts ont envahi la pente ; seuls, ici et là, quelques grands pins dressent leur silhouette droite et leur touffe de branches, tout en haut du tronc où elle semble d'autant plus détachée du monde.

Revoici la forêt. Pins et hêtres s'y mêlent. Et revoici la route. En bas, juste devant

nous, apparaissent les premières maisons de Wimmenau, au bord de la Moder encore toute jeune.

Le village existe probablement depuis le 9^{ème} siècle. Il fait bien sûr partie au 13^{ème} siècle de la seigneurie de Lichtenberg, puis du comté de Hanau-Lichtenberg. Vient la guerre de Trente Ans, cette grande dévastatrice ; elle a raison du village qui en 1637 a disparu. Jusqu'en 1655, il n'est plus habité ; peu s'en est fallu qu'il subisse définitivement le sort de tant d'autres villages d'Alsace. Mais à la fin du 17^{ème} siècle, il est reconstruit par des immigrants suisses. Il ne reste plus du premier Wimmenau que le clocher de l'église, du 12^{ème} siècle, curieusement située à l'extrémité supérieure du village, dans la direction de Wingen sur Moder.

On n'est pas très loin de la Lorraine : en Alsace, les fermes sont très propres, en particulier le fumier est caché dans un recoin de la cour ; ici, il est devant la maison, au bord de la route, et c'est à qui aura le plus beau : signe extérieur de richesse et de réussite sociale.

Après la traversée du village, nous voici dans les champs, et très vite, nous longeons la forêt. Le village s'offre encore à nos regards, étalé au bord de cette petite rivière qui joue aux grandes : même si c'est la plus longue d'Alsace après l'Ill, c'est encore peu de chose, comme le sont toutes les rivières de basse altitude. On peut ainsi rester incrédule devant le ruisseau qui coule de la source du Danube, au cœur de la Forêt-Noire, en imaginant le large fleuve de Belgrade et de Bratislava ou le vaste delta où il s'enfonce vers la Mer Noire. Les rivières alpestres, elles, sont plus vives : il ne faut pas cinq lieues au Rhin, au pied du col de l'Oberalp, pour être devenu un torrent large et impétueux, roulant des flots écumants.

Nous nous enfonçons dans un vallon, en suivant une route forestière. Ainsi, nous arrivons sur la crête miniature qui nous sépare d'Erckartswiller : voici le sentier qui suit cette crête, de Wingen à Ingwiller ; après avoir longé l'Englischberg, nous descendons maintenant un magnifique sentier au milieu d'une haute futaie de sapins sur le flanc du grand Vorberg.

Au fond d'un vallon, nous abordons une nouvelle exploitation ; de petits sapins y sont plantés. Comment imaginer que ces arbres qui n'ont pas plus de 10 centimètres de haut et qu'il faut protéger avec un fin grillage de la voracité des bêtes dites sauvages, ne mettront que quelques années à devenir des géants, les rois de la forêt...

Mais revoici la forêt, peuplée de sapins aux formes étranges, aux branches basses sèches et blanchies, aux allures de fantômes...

Et de nouveau la forêt cesse ; de grandes herbes poussent partout ; les grillons emplissent l'air de leur grilloitement aigu et strident. Musique divine pour qui sait s'arrêter et l'écouter... Je suis heureux de cette solitude si habitée de mystère et de grandeur ; il n'y a personne d'autre que moi, rien pour troubler cette harmonie ; quelques oiseaux sifflent dans l'air transparent et serein. On croirait entendre les premières mesures, pleines de mystère, d'une symphonie de Mahler. J'avance avec une réserve prudente et comme intimidé, avec l'impression d'être ici invité d'honneur de la nature, conscient qu'elle me fait un incommensurable honneur.

Et voilà, qu'au bout du chemin, à la lisière de la forêt, sont installés d'autres humains ; juste au moment où je me réjouis de la solitude. Mais ceux ci ne ressemblent pas à la masse des autres ; pas d'exhibitions, pas de jeux bruyants ; on passe, on se regarde, un sourire, un salut. Peut-être comme moi sont-ils sensibles à la majesté à la fois simple et imposante du lieu. Ils ont allumé un petit feu ; pas très prudent, juste au bord des arbres.

A peine sommes-nous entrés dans la forêt, voici que s'étend le rocher de

l'Ochsenstall ; cette masse sombre a été sculptée par le vent et l'eau ; à sa base, il est creusé de nombreuses cavités, l'ensemble est posé sur quelques pieds préservés par l'érosion. Ochsenstall, c'est l'étable aux bœufs ; venaient-ils paître dans la clairière, à moins que la forme du rocher ait pu évoquer les cases d'une étable ?

Le soleil a disparu derrière les nuages ; la forêt s'assombrit. Les grands arbres sont mêlés, pins, sapins, hêtres ; le sous-bois est envahi par des herbes, des myrtilles, des mousses, des fougères, ou des broussailles. Le sentier est bosselé, creusé de profondes ornières.

Une maison au bord du chemin : c'est encore une maison forestière, celle du Vorderkopf. Au détour de la route apparaissent les premières maisons d'Erckartswiller.

Le village est complètement à l'écart des grandes routes, répandu dans un vallon. On franchit un ruisseau. Un chemin envahi de hautes herbes nous conduit au pied de la montagne. Un peu de brume flotte ici et là, l'air s'est rafraîchi, l'herbe est mouillée, les feuilles de hêtres qui jonchent le sol sont glissantes. La forêt est luisante d'une averse qui vient de tomber.

Puis la forêt s'éclaircit ; les herbes poussant entre les feuilles mortes des hêtres donnent une curieuse teinte au sous-bois.

Après avoir traversé les forêts du Galgenbösch et du Gerberholz, et avoir grimpé le long de l'arête du Langenrain, nous voici sur la crête de cette montagne que la route suit exactement.

De beaux rochers occupent maintenant le sommet ; c'est une longue formation ; des éperons se détachent, dominant avec hardiesse le chemin ; le rocher escarpé forme des encorbellements percés d'innombrables anfractuosités. Le rocher aux formes torturées nous accompagne presque sans interruption sur un kilomètre avec des hauteurs atteignant 20 mètres.

A son extrémité, il forme comme une porte que franchit le sentier. Une grande clairière s'ouvre devant nous, avec quelques arbres fruitiers et surtout beaucoup de hautes herbes encore toutes mouillées, dans lesquelles les pas laissent une large trace.

Nous sommes parvenus au Kirchberg ; sur le rebord du plateau, apparaissent les premières maisons de La Petite Pierre.

Le sentier longe des vergers, des prés. Ici un paysan se prépare à ramener ses bœufs et ses vaches à l'étable. Je suis passé à temps : pour un peu, il aurait fallu les suivre.

Un tunnel de verdure s'ouvre sur le chemin. Qu'il y fait sombre, quand on vient de la clarté.

Nous voici dans la Petite Pierre. Le village moderne est établi en contrebas du château, au carrefour des routes. L'ancien village fortifié se trouve plus haut, sur ce plateau escarpé terminé par un bloc de rochers qui s'avance comme un rostre vers les collines. Il s'est formé au moyen-âge en avant du château des anciens comtes de Lutzelstein.

Voici quelques très vieilles maisons, des dates vénérables s'inscrivent sur les linteaux des portes, puis la petite église. Et enfin, le pont-levis et l'entrée du château, dressé sur sa colonne de rochers, défiant les siècles. A l'ombre des vieux murs flotte encore le souvenir de la lignée des Lutzelstein.

Le château de Lutzelstein n'inspire pourtant pas la même poésie que bien de ses pairs. Une partie des bâtiments a été restaurée et, après avoir abrité les services des Eaux et Forêts, elle est maintenant le centre du Parc Naturel régional des Vosges du Nord.

Il faut de l'imagination pour voir passer encore les fantômes des comtes surveillant les collines depuis les cré-

neaux du vieux chemin de ronde, dans l'ombre des grands arbres...

Sans doute le château existe-t-il dès 1200. C'est le comte de Lunéville Hugues qui est à l'origine de sa fondation. Mais d'aucuns prétendent que Louis le Débonnaire avait déjà quelques siècles plus tôt occupé le rocher. Toujours est-il que le 1er mai 1212, Hugues de Lunéville-Lutzelstein séjourna au château.

Le fils aîné de messire Hugues prit le nom de Lutzelstein ; son autre fils s'appelle de Riste ; cette lignée n'a pas de prétention au château, mais nous la verrons réparaître.

L'évêque de Strasbourg fait valoir ses droits sur la région, et en 1220, le château est rétrocédé en fief oblat aux Lutzelstein par Henri II de Veringen. Trois ans plus tard, l'Empire se voyait accorder un quart du fief, mais l'ensemble reste tenu par les Lutzelstein.

En 1299, règne le comte Hugues III. Cette même année apparaissent parmi ses grands vassaux Nicolas et Philippe qui s'intitulent seigneurs de Lutzelstein. Sans doute Hugues III n'a pas de descendance, et ces deux seigneurs appartiennent à la famille de Riste. Tout naturellement, ce sont eux qui recueilleront l'héritage, et se nommeront comtes à la mort de Hugues.

Un siècle après, cette deuxième lignée des Lutzelstein est en mauvaise posture. Son dernier représentant, Burckard, est chanoine à Strasbourg. En 1393, il est appelé à succéder à l'évêque Frédéric II de Blankenheim ; mais le pape n'entérine pas cette élection, et l'année suivante, Burckard doit démissionner. Il fonde alors une église dans le village qui s'était créé en avant du château sur le plateau rocheux, ceint de murailles à l'exemple de Lichtenberg. Il voulut même en faire une collégiale et y installer quatre chanoines. Il semble que ce chapitre ne survécut pas.

Etant le dernier de sa lignée, il obtint alors de se retirer des ordres et de se marier. Il eut ainsi deux fils, Jacques et Guillaume, et quitta ce monde heureux, ayant été tour à tour évêque malheureux et mari comblé.

Jacques et Guillaume ne tardent pas à faire parler d'eux. Sans même de déclaration de guerre, ils pénétrèrent nuitamment dans le château de Bitche en 1447. Le comte ne dut son salut qu'à une fuite précipitée, en chemise de nuit, son échelle se cassant même avant qu'il ne soit en bas. Quand il eut rejoint son épouse à Lemberg, ce fut pour s'apercevoir que ses deux fils étaient restés aux mains des comtes de Lutzelstein.

Cet affront ne pouvait rester impuni. Le comte de Deux-Ponts-Bitche s'assure l'aide du comte palatin Louis le Noir de Veldentz, du comte Etienne de Veldentz, du comte Frédéric de Sponheim, ainsi que du comte de Nassau. Le comte de Wurtemberg promet à Jacques de Lutzelstein de ne pas s'engager contre la libération du cadet du comte de Bitche.

L'armée des comtes alla mettre le siège à Bitche où la forteresse est tenue par Guillaume qui détient toujours l'aîné des enfants. Ce n'est pas tout : pendant ce temps, le duc de Lorraine vient investir Jacques à Lutzelstein, pendant que le comte de Linange détruisait une autre possession des Lutzelstein, Einartzhausen, là où aujourd'hui se trouve la ville de Phalsbourg. Bitche ne tarda pas à tomber, et Jacques capitula à Lutzelstein sous d'honorables conditions. Le duc de Lorraine allait raser le château quand le comte palatin intervint : il avait, disait-il, certains droits sur la forteresse, acquis en 1418. Le château survécut donc, et les deux comtes furent même rétablis dans leurs droits.

Non contents de s'en être si bien tirés, ils décidèrent de se venger. Ils relevèrent Einartzhausen et améliorèrent les défenses de Lutzelstein ; ils allèrent même jusqu'à exiger du comte palatin Louis V qu'il contribue aux frais, ce que bien sûr il refusa. Le 24 juin 1449, les deux frères en profitèrent pour expulser les gens qu'il avait laissés au château.

En 1451, les Lutzelstein s'allient aux Lichtenberg, en guerre, comme on vient de le voir, avec les Linange. A Reichshoffen, les Lichtenberg sont vainqueurs, et Jacques de Lutzelstein fait prisonnier Schafried de Linange lui-même ; il l'enferme au château, et existe comme rançon, pour lui et pour les prisonniers faits à Reichshoffen, la somme rondelette de 14000 florins.

L'électeur palatin profita de ce que les Lutzelstein ne pensaient plus à lui pour leur jouer un mauvais tour et se venger de ces comtes impudents qui avaient chassé ses gens. Aussi, le 15 septembre 1452, 16000 hommes s'établissaient à Lutzelstein et bloquaient le château.

Si les assiégeants ne manquaient de rien, il n'en était pas de même au château. Mais on y était bien armé, en particulier d'arquebuses ; on en échangea près de 1200 coups, qui firent 170 victimes du côté palatin, et 65 du côté des assiégés. C'est à la fois peu et beaucoup.

Après 8 semaines, le secours qu'avait été chercher Guillaume n'arrivait pas ; le 10 novembre, Jacques s'enfuit à la faveur de l'obscurité, et le lendemain, la garnison se rendait. Schafried de Linange, toujours prisonnier, fut délié, et le Palatin prit possession du burg.

Jacques et Guillaume se réfugièrent en France. En 1460 mourait le comte Guillaume. La manœuvre de leur père, ancien évêque malheureux, pour assurer sa descendance et la survie de sa lignée avait échoué : Guillaume était le dernier de la lignée des Lutzelstein.

L'Electeur palatin Frédéric le Victorieux restaure le château et y place un unterlandvogt, un bailli. C'est le rhingrave Jean IV qui occupe cette charge en 1483 ; il en touche 200 florins par an. Philippe, le fils de Frédéric, en investit Henri II de Deux-Ponts-Bitche. En 1503, Philippe soutient son fils Robert le Vertueux contre l'empereur Maximilien Ier de Habsbourg. La lutte tourna mal et l'année suivante, quatre armées envahissaient le Palatinat ;

l'une d'elles allait mettre le siège à Einartzhauseu et à Lutzelstein. Les châteaux sont pris immédiatement, les garnisons s'étant rendues. Jusqu'en 1507, des impériaux s'installent aux châteaux et Philippe est destitué de ses charges d'Electeur et de Landvogt.

Vers 1520, la noblesse du Palatinat, acquise à la Réforme, se révolte contre l'évêque de Trèves. A leur tête, nous avons déjà vu François de Sickingen, châtelain de Hohenbourg. Il échoue contre Trèves, et décide de se porter contre les alliés de l'évêque. Ainsi, le 1er novembre 1522, il tente de s'emparer de Lutzelstein. Une attaque par surprise échoue, l'alerte ayant été donnée à temps, et, dégoûté, il se retire quatre jours après.

En 1566, la maison Palatine partage ses domaines. Le comte palatin Georges de Veldentz reçoit le comté de la Petite Pierre ; il vient s'installer au château, avec sa femme, Anne-Marie, fille du roi Gustave-Adolphe Wasa de Suède. Immédiatement, il décide de le restaurer et de l'embellir ; il va même jusqu'à créer une ville à l'emplacement d'Einartzhauseu ; à laquelle il donnera son nom, la ville du palatin, Pfalzbourg, devenue en français Phalsbourg. Mais son goût du luxe a tôt fait de le ruiner, tant et si bien qu'il cherche à vendre le comté au roi de France en 1578 ; l'évêque de Strasbourg, qui était toujours suzerain pour trois quarts, opposa son veto.

Pendant la guerre de Trente Ans, ville et château sont pillés et en 1632, les trois quarts de la population ont disparu. En 1635, les impériaux occupent le château, dont le suzerain, le comte palatin, avait des sympathies trop marquées pour les suédois. Mais en 1636, le général en chef des armées suédoises, le duc Fernand de Saxe-Weimar, s'empare du château, qui est remis aux français, puis rendu au comte Georges-Jean II de Veldentz-Lutzelstein. Celui-ci meurt en le 29 septembre 1654, et c'est son neveu Léopold-Louis qui lui succède ; il tente de repeupler le comté, presque désert. Son fils aîné Gustave Philippe se rebella contre son autorité, mais y perdit la vie.

En 1677, l'armée française arrive à La Petite Pierre et le comte rend hommage au roi de France pour ses fiefs. Pourtant, malgré ses protestations, le comté est rattaché à la couronne le 9 août 1681. La vie continua doucement pour le château que le roi de France avait fait restaurer ; une chapelle fut construite, bien sûr dédiée à Saint Louis. La Révolution profana les tombes des comtes et le plomb des cercueils servit à fondre des balles.

Le 9 août 1870, la garnison se prépare à la résistance sans espoir ; à la nouvelle de la catastrophe de Froeschwiller et de Wissembourg, elle se retira purement et simplement. C'est donc en partie intact que le fort parvint aux allemands qui y installèrent un Oberforster.

Depuis, il sert toujours de bureaux à l'Inspection des Eaux et Forêts. Quant au village, il a troqué son nom germanique contre sa traduction française, La Petite Pierre, le préfixe lutzel, rare, étant de la même racine que l'anglais little qui signifie petit. Il évoquait l'étroitesse du rocher qui se dresse dans les forêts comme une colonne.

Après avoir passé l'église, nous nous trouvons devant un étranglement du rocher : un pont-levis, dont on voit des rouages dans les montants de la porte, franchissait la brèche du rocher. A droite, en contrebas, se trouvait la réserve d'eau, complétée par une citerne qui se trouve sous le rocher et qu'on appelle le lac souterrain. Un couloir conduisait dans la cour du château, où on remarque encore une tour qui date de la construction primitive ; là était établie une terrasse d'artillerie, dont subsistent le mur, les créneaux, les meurtrières et les bouches de canonnières. Au-dessus de la cour, s'ouvraient les casernements, encore occupés, ainsi que les salles de garde ; tout au bout, en ruines, c'est le grand donjon d'habitation, de forme pentagonale, aux grandes ouvertures, dominant le plateau lorrain, dont les murs ont été redressés et consolidés. En contrebas, à l'extrémité du château, se trouve une tour de bastionnement, connue sous le nom de châtelet ; elle était reliée au bâtiment par un pont volant.

On peut faire le tour de la fortification au pied des rochers ; les portes étaient défendues par des bretèches avec mâchicoulis ; deux puissants contreforts soutiennent les casernements ; un pilier massif se trouve même sous le rocher qui tendait à se fracturer et à s'affaisser sous le poids du donjon ; il y a là des grottes profondes qui auraient servi de refuge en 1871, dit-on, à un insaisissable franc-tireur.



En quittant le village près de l'extrémité du rocher, le chemin emprunte un passage taillé dans le roc ; légèrement courbe, aux parois lisses et couvertes de mousse.

En face de La Petite Pierre se trouve l'Altenbourg, qui lui est relié par une étroite crête de la montagne ; depuis les vergers qui couvrent ses pentes, on découvre la ville et le château, qui s'avancent comme un éperon, comme une flèche lancée dans les airs, comme un dernier assaut de la montagne vers le plateau lorrain. C'est d'ici qu'il faut le contempler, quand des nuages bas se donnent la chasse et obscurcissent le ciel, pour y sentir passer le souffle de la poésie et pour imaginer son existence mouvementée.

Après avoir contourné le sommet de l'Altenbourg, le sentier descend doucement au beau Rocher du Corbeau, curieusement sculpté par l'érosion. C'est l'avancée d'une formation rocheuse qui couronne toute la montagne depuis La Petite Pierre. On aperçoit bien toute cette ligne ininterrompue quand on descend la pente ; le Rocher du Corbeau en est l'extrémité et le point culminant.

Le sentier descend en interminables lacets dans une belle forêt de hêtres, et rejoint la route qui descend de La Petite Pierre à Saverne ; l'endroit, qui s'appelle Kohlthal, évoque les charbonniers qui fabriquaient ici le charbon de bois. De là, on rejoint le moulin de la Petite Pierre et son petit étang.

La forêt est sombre, il y a surtout des sapins bas qui dressent leurs branches blanches et dénudées ; seul le sommet, très touffu, est d'un vert intense, profond. On traverse de nouveau une plantation par deux échelles qui franchissent sa clôture et dissuadent les animaux.

On sort de la forêt. En avant, une montagne forme barrière, le Weyerkopf ; sur la pente, il y a seulement un grand pin qui s'accroche à un rocher, et qui semble contempler, dans sa solitude, l'extrémité de la vallée. Le long du Weyerkopf, le sentier monte à un col. Le paysage se dégage : au loin, noyée dans la brume, apparaît au-dessus des montagnes de Saverne, la première grande montagne des Vosges, le Schneeberg. Il nous montre le chemin à suivre comme un doigt levé vers le ciel. Instant d'émotion.

En attendant de rejoindre la montagne qui se révèle et nous invite, nous descendons vers Graufthal ; la forêt d'abord composée de grands hêtres, est de nouveau peuplée de petits épicéas, tristes et sombres ; le vent s'est levé, il mugit sinistrement, il élève une plainte lugubre ; les petits arbres ne laissent filtrer aucune lumière et des voiles de ténèbres descendent sur le sous-bois touffu.

On se sent soulagé quand tout à coup on débouche dans une haute futaie ; le sous-bois est occupé par des arbustes qui s'agrippent à des rochers ; il y a des branches partout, et des herbes sauvages bordent le sentier étroit.

Au fond, apparaissent les premières maisons, l'église et les rochers de Graufthal.